# DOMINE

## *SALVUM FAC REGEM.*

# DOMINE

## *SALVUM FAC REGEM.*

O vous qui combattez pour un chef régicide,
Examinez ſa vie, & ſongez qui vous guide;
Un jour ſeul ne fait point d'un lâche factieux
Un patriote pur, un prince vertueux.

---

21 Octobre 1789.

O DOULEUR! le ſecret de l'amitié eſt trahi, un bulletin dicté par la confiance, fruit des épanchemens d'une liaiſon intime avec un parent habitant le fond de la province, m'eſt arraché par l'indiſcrétion la plus révoltante. Ce qui devoit faire dans le ſilence, l'inſtruction d'un frere va ſervir d'arme contre moi entre les mains de mes ennemis; & quels ennemis, grands dieux! des gens puiſſans, des gens en place, des banquiers opulens, des écrivains célebres, des journaliſtes accrédités, des membres même de l'aſſemblée nationale, & je ſuis ſeul contre tous. N'importe, il me reſte mon courage. Je n'ai rien à craindre que la lâcheté, mais je n'aurai point celle de trahir la vérité; & je vais avoir l'horreur de tracer à mon ſiecle la plus odieuſe conſpiration, dont les faſtes de la Monarchie ſoient ſouillés. Il s'agit d'attaquer un parti populaire, il s'agit de grouper auprès du trône les véritables amis, les vrais protecteurs de la

nation & de la liberté : dût la foudre tomber ſur ma tête ; dût la fatale lanterne m'attendre pour sa derniere victime, je ſerai l'hiſtorien des myſteres d'iniquités dont nous venons d'être les témoins ; ſi je ſuccombe à cette lutte périlleuſe, mais honorable, j'aurai du moins la conſolation de dire à mon dernier ſoupir, ainſi que Lord Derwenwarer : ( Dulce & decorum pro patriâ mori ).

Peuple françois, à quelles extrêmités alloit-on vous réduire ? Rappellez-vous, ſi vous le pouvez ſans frémir, cette nuit déſaſtreuſe, cette nuit effroyable où vous dirigeâtes votre marche ſur le palais de vos rois ; rappellez-vous ces momens lugubres, cette ſoirée ténébreuſe, où les hommes & les élémens sembloient également conjurés pour nous perdre, cette marche noćturne où le bruit des vents ſe mêloit au ſilence de la terreur, & où les flambeaux qui l'éclairoient ſembloient la rendre plus ſombre : vous alliez peut-être, animés par des impulſions inconnues, porter le fer & la flamme dans tout le Royaume ; vos peres, vos maîtres, vos freres égorgés par vos mains ſanglantes, alloient faire de la France un théâtre d'horreur & de déſeſpoir ! Un Dieu a veillé ſur vos deſtinées. Proſternez-vous d'amour & de reconnoiſſance aux pieds de votre auguſte ſauveur. Monarque chéri, ô toi, dont on ne connoîtra peut-être jamais le prix que lorſqu'il ne ſera plus temps ! ô toi, qui eſt venu te précipiter dans les bras de ton peuple, & de ton peuple égaré, daigne recevoir les vœux d'un ſimple citoyen, qu'ils ſoient les précurſeurs des témoignages brûlants de l'amour & de la vénération de vingt-quatre millions d'hommes libres : tel que ces rois de l'antiquité qui ſe devouoient

pour le ſalut de l'empire, tu nous a ſauvés des portes de la mort; ton apothéoſe eſt déjà au fond de nos cœurs. Enfin tu as oſé être toi-même, & ta timidité n'a plus à craindre d'être calomniée. Ta vertu a paru toute nue, & ton peuple s'eſt réjoui; puiſſe-tu jouir de tes bienfaits pendant un ſiecle; un rempart inexpugnable t'entoure aujourd'hui, que les méchants ſe diſſipent à ton aſpect, comme la ſiniſtre orfraye aux premiers rayons du jour & partageant avec ton peuple fidele la reconnoiſſance due aux illuſtres victimes qui ſe ſont dévouées pour nous; puiſſent déſormais repoſer tranquilles à l'abri de ta couronne, & les vertueux miniſtres & notre digne magiſtrat, & par-deſſus tout ce jeune héros, dont les plaintes d'York & les marbres de Verſailles atteſteront à jamais la gloire & le patriotiſme.

Et vous, madame, vous deſtinée à embellir les jours de notre monarque, & qui en avez depuis ſi long-temps cauſé l'amertume, vous qui venez d'être obligée de courir demi nue, chercher dans ſes auguſtes bras un aſile contre la mort qui vous environnoit, ſongez qu'une cabale affreuſe veille encore contre vous. Sachez la mépriſer, oſez promener parmi nous cette affabilité aimable qui vous diſtingue, que votre préſence embelliſſe & ranime tous nos lieux publics, nos temples, nos promenades, & nos ſpectacles. Ah! laiſſez tous les fils de l'intrigue, ils ne ſont pas faits pour la main des graces; rehauſſez les vôtres par l'exercice de vos devoirs de reine, d'epouſe & mere, & les ſerpens de la calomnie ſe tairont, & de longues vertus feront oublier au peuple de courtes erreurs.

Paris, 15 Octobre 1789. (1)

Encore une révolution, mon ami, esperons qu'elle sera la derniere : au fait.

Vous avez vu par les événemens de la semaine passée, qu'il y avoit à la Cour un parti pour faire aller le Roi à Metz, et pour fermenter une cabale qui proclamât le duc d'Orléans, lieutenant-géneral du royaume, et Mirabeau maire ou ministre de Paris. Un moment d'yvresse, une scène de corps de garde, une bétise des gardes du-corps ont découvert toute la trame du duc de Guiche, et nous avons été sauvés par un coup de force.

Mais ce n'étoit pas tout ; il existoit un autre plan bien plus merveilleux, bien plus digne de ses illustre auteurs. L'issue en a été tout aussi admirable, et Dieu merci, nous n'avons plus aujourd'hui de Prince du sang à redouter en France ; Louis XVI regne sur Paris, sur le royaume sans partage, sans inquiétude. Nous avons effectivement eu besoin de protecteurs et de lieutenans-généraux. M. Necker, m. l'archevêque de Bordeaux, m. Montmorin, m. de la Fayette nous en ont servi, écoutez bien ce qui suit.

La trame qui s'ourdissoit, je ne dirais pas tout-à-fait contre la liberté ; mais pour un nouvel ordre de chose, avoit commencé lors de la discussion des droits des Bourbons espagnols, le duc

---

(1) Cette lettre n'yant point été destinée à l'impression, & ayant été écrite avec la rapidité du moment, il est inutile de faire l'apologie des négligences qui s'y sont glissées.

d'Orléans avoit pu reconnoître alors qu'il avoit un parti assez considérable dans l'assemblée, aussi ses vertueux amis n'avoient pas manqué d'exalter ses idées sur ce qu'ils appelloient sa prodigieuse popularité.

Les chefs du conseil secret étoient m. de Chaderno de Laclos, officier d'artillerie, auteur d'un roman honteusement célebre, nommé: *les liaisons dangereuses*, m. de Mirabeau, le comte de la Touche Sh..... On prétend que l'évêque d'Autun entroit pour quelque chose dans le plan; on varie sur le poste réservé à sa patriotique complaisance; les uns disent qu'on lui destinoit les sceaux, d'autres les finances. Je croirois plutôt le premier, Mirabeau n'auroit pas été assez bête pour se dessaisir de la bourse.

Le lieu du rendez-vous des associés étoit la maison de M. de Boulainvilliers à Passy, que le prince louoit depuis peu; quant aux principales machines dirigées par Laclos, par l'infernal Laclos, c'étoit à Essonne, dans une petite maison qu'étoit la manivelle générale de ce rouage destructeur. Essonne est à 7 lieues de Paris, entre les magasins à poudre et les moulins de Corbeil; une intrigue amoureuse servoit de prétexte aux fréquens voyage du prince qui s'y rendoit trois fois la semaine.

Agnés Buffon, puissante législatrice du duc, étoit l'ame de cette dangereuse liaison; Monrose Laclos, cheville ouvriere des deux puissances; rien ne manquoit à cet heureux ensemble; et Grisbourdon S. P... et Bonneau... en partageoient la gloire et la fortune.

Il avoit fallu une grande étude préliminaire pour agencer tout, et sur tout une grande combinaison de chose pour faire sortir le duc d'Orléans de son apathie, de son épicuréisme, tran-

chons le mot de sa jaufoutrerie habituelle ; mais rien n'étoit impossible au séducteur de la présidente de Tourvel. ( 1 ).

Tout le monde ſait qu'il eſt fort difficile de ſaiſir, dans les premiers inſtants, tous les détails d'un complot ténébreux ; vous ſupléerez donc, mon ami, par la ſuffiſance de vos réfléxions particulieres á l'inſuffiſance des faits qui m'ont été communiqués.

Que vouloit-on, & comment pouvoit-on ? Voila la baſe de toutes les affaires, c'est-à-dire : la fin & les moyens.

Que vouloit-on ? Sans doute en ameutant le peuple, les femmes, en faisant manquer le pain, en criant contre la cour, contre l'archevêque de Bordeaux, patriote pur, ſévere & incoruptible, en faiſant ſoulever le peuple contre m. Necher, m. Bailly, m. la Fayette ; en menaçant Mounier qui alla ſe cacher en quittant la préſidence & en disant ces belles paroles : *je ne veux être ni coupable ni complice* ; ils comptoient faire éloigner le roi, ou au moins lui inſpirer des inquiétudes, l'empêcher de sortir, de faire de l'exercice, en un mot, ils avoient *ſpéculé* ſur l'humeur d'un peuple pouſſé aux extrémités & ſur les humeurs d'un ſouverain d'une ſanté chancelante ; enfin je ne crains pas de le dire, ils avoient *deſiré* ſa mort phyſique ou politique ; vous sentez que dans un tel état de choſe la pharmacie du nouveau club eut aisément *travaillé* Monſieur. Proscrit avec sa race, le comte d'Artois ne les inquiétoit plus, la régence formée, on n'eut pas pas manqué de Mathans pour nous délivrer du jeune Eliacin ; le pis-aller, au surplus étoit de ramener au palais royal les beaux jours de la Fillion & du cardinal

( 1 ) Voyez les liaison dangereuses.

Dubois. Nous avions précisément, dans la vertueuse association de du Rov....., de Glav......, de Briff.... , de la Bor...., de banquiers étrangers, tout ce qu'il nous falloit pour nous ensevelir dans les chiffons de Law ; la fin du dix-huitieme siecle eut égalé son commencement & les débris de cette nation légere, de bourreaux transformés en zéphirs, alloient une seconde fois expirer sur un lit de roses.

Voilà pour la fin, venons aux moyens.

L'argent est le nerf de toutes les intrigues, il en falloit beaucoup, & il est diablement rare ; on a fait faire à son altesse une quantité prodigieuse de billets au porteur. M. la Borde de Mereville en a pris tant qu'il a pu. Les courtiers en ont négocié tant qu'on a voulu en prendre ; on va jusqu'à dire dans le public, qu'il y en a pour vingt millions. Je ne crois pas qu'il y en ait pour plus de deux ou trois ; mais quelque somme que ce soit, cela nous explique assez d'où partoient tous ces gens soudoyés pour marquer des maisons, ces billets de caisse envoyés à des meûniers, cette affluence sempiternelle à la caisse d'escompte pour y avoir de quoi faire les distributions de détail, la motion insignifiante de Ra... & Mirabeau, ces terreurs & ces horreurs qu'on nous transmettoit par le canal infect d'un prétendu ami du peuple qui, par bonheur, n'ont abouti à rien.

M. Delatouce étoit allé, sur ces entrefaites, se faire recevoir commandant de la milice à Montargis. M. Sh., secrétaire des commandemens étoit à Orléans pour la même chose, & précisément bien, les lettres d'Orléans nous instruisent de complots, de conspiration & maisons marquées à la craie, de portes sur lesquelles on avoit peint de sabres, des têtes de morts ; enfin, on ne parloit que d'armées de 60 mille

hommes, de famine, de peſte ; de femmes avortées ; heureusement il n'y a d'avorté en tout ceci que le projet.

En cet état de choses il falloit attaquer le miniſtère ; on a commencé par l'archevêque de Bordeaux ; & pour le présenter sous un point de vue défavorable, on a voulu le forcer à renvoyer un m. Coquebert, secrétaire de sceau, père de famille honnête, sous le prétexte qu'il étoit placé par m. Barentin : on vouloit lui ſubſtituer un m. Guillaume, avocat & député ; le miniſtre a réſiſté, m. Coquebert a été conservé, & m. Guillaume renvoyé à ses moutons. On eſt parti de là pour attaquer les formules de sanction qu'inſpiroit à l'archevêque la dignité de la royauté & celle de sa place de chancelier (1). On a donc repandu dans le public qu'il étoit du complot du départ du roi.

Mir.... avoit une vieille haine pour m. de Saint-Prieſt ; on lui a permis de la fatisfaire par cette dénonciation ſi platte & ſi bête que vous connoiſſez ; rappellez-vous qu'il a été queſtion de lui pour l'ambaſſade de Conſtantinople. M. de Saint-Prieſt s'y étoit le plus vigoureusement oppoſé. ( Inde iræ. )

L'aimable société, en travaillant ainſi le trône de France, ne perdoit pas de vue le trône de Philippe - le - Bon ; & Agnes-Buffon, en échouant au

(1) Je dis Chancelier, car je ne crois pas à l'inamovibilité de cet auguſte poſte ; & je ne crois pas qu'on laiſſe inhabité un hôtel ſuperbe à la place Vendôme, lorsque le chef eſt exilé, & que la nation loge à grands frais son suppléant.

midi, conservoit toujours l'espoir de faire inſtituer au nord quelque nouvel ordre de sa saison, par Philippe le Rouge quand elle auroit partagé avec lui l'empire de ses pays-bas. Des espions, des émiſſaires, un certain comte, dont je ne dois pas encore dire le nom, partis avec des sommes très-considérables, sont occupés dans le Brabant à soudoyer un parti. Si l'espérance d'y réuſſir eſt chimérique, ( les braves brabançons voudroient-ils d'un lâche régicide ), au moins le gaspillage d'argent eſt-il très réel : courtisans, courtisannes & courtiers, tous s'en sont donnés à cœur-joie.

Les choses en étoient à ce point : le peuple soulevé contre MM. Necker, la Fayette & Bailly, la lanterne prête, les femmes en route pour Versailles. Tout alloit le mieux du monde : malheureusement M. Necker, & sur-tout l'archevêque de Bordeaux, s'opposent au départ du roi. Il vient à Paris : & voilà toute la machine détraquée. Quand le peuple de Paris voit le roi des thuilleries, au diable le roi des halles : la clique s'étoit enferrée d'elle-même. M. la Fayette avoit conquis la confiance du monarque. M. Necker alloit recevoir des secours immenses de la taxe patriotique ; il falloit tout désorganiser encore une fois. Un jeune & mielleux évêque nous arrive tout frais moulu, avec sa motion clerico-financière, de superbes principes populaires, dont la discuſſion peut traîner des mois entiers, avec la science des ajournements, des incidents, des rédactions. Voilà juſte ce qu'il falloit pour coaguler l'éjaculation du patriotisme, en faisant dire par-tout : c'eſt bien la peine de faire notre bilan, le clergé paiera tout ; il y en a plus qu'il n'en faut ; & en embrouillant de la sorte tous les moyens du gouvernement, le désordre gé-

néral devenoit le point d'appui de nos puiſſances, tout en multipliant les réſiſtances.

L'homme propose, Dieu dispose : Dieu merci, tout a échoué. M. de la Fayette à son retour de Versailles a continué d'être infatigable : les districs ont veillé, sans se lasser; les perquiſitions les plus sévères ont donné des traces de tout. Un corps de preuves à la main, le jeune général, dont la vie étoit ménacée se présente chez le roi : conseil extraordinaire eſt assemblé. Faut-il ou ne faut-il pas arrêter l'illuſtre coupable ? Le fantôme de sa prétendue popularité effraye le miniſtre : le peu d'habitude qu'il avoit de la nouvelle garde nationale, qui se seroit fait hacher pour son auguſte maître, fait craindre une seconde irruption de cette même populace qui, à Versailles, avoit violé l'asyle de la royauté. On décide de tranſiger avec les conjurés. M. de la Fayette connoissoit le moral de l'homme : il se charge de la vengeance du roi, de la patrie & du chef de la milice pariſienne. Il mande sur le champ au duc, qu'il lui conseille de sortir de la capitale avant trois jours, ou que sa vie eſt en danger. Il fait mieux, il lui fait parvenir par tous les échos de Paris, que puisqu'il a voulu compromettre son exiſtence, il lui offrira l'occaſion de se satisfaire & qu'il le flétrira d'un soufflet en quelqu'endroit qu'il le trouve, fût-ce dans l'antichambre du roi. La foudre n'a pas un effet plus prompt que la menace de ce jeune général : le lâche & vil conſpirateur vient tomber au pied du trône qu'il vouloit envahir. Le chef des défenseurs nés de ce trône, des milices nationales, le soutient, l'appui du monarque dans ses jours de deuil ; la Fayette, enfin, etoit là, il veilloit sur ses trophées. Son aſpect fut pour le prince la tête de Méduse ; il ne peut balbutier que le mot de par-

don & de remords, & la cléménce du monarque le sauve du deſtin qui l'attendoit. Enfin, hier au soir, 14, il eſt parti, entre deux à trois heures, pour l'Angleterre, le roi ayant été vaincu par la bonté naturelle de son cœur, par les larmes de la vertu, par l'horreur de la poſition du duc de Penthievre, de la ducheſſe d'Orléans, de trois princes innocents des crimes de leur père, & plus que tout encore, par le tableau déſaſtreux de cette race superbe des Bourbons, aujourd'hui errante & vagabonde sur le globe, & flétrie dans tous les lieux où les échos répetent le saint nom de liberté.

Dans la crainte que le parti populace qu'on avoit ameuté, ne fit une eſpèce d'inſurrection en faveur de l'auguſte Pantin que Mir.... Laclos, &c. remuaient à leur guise, on a eu l'air de lui donner une miſſion particulière auprès du roi d'Angleterre. On a envoyé demander un paſſe-port à l'aſſemblée nationale pour l'inviolable criminel. Il étoit lui-même à Versailles pour corroborer ſa demande de ſa perſonne, s'il eût été néceſſaire; il a été accordé ſans répugnance, & Philippe le-Rouge eſt allé avec sa tendre consolatrice, & son fidéle conétable l'artilleur Laclos, dresser ailleurs d'autres batteries.

Bien différent du cardinal de Retz, qui se dévoua pour le parti dont il étoit le chef, celui ci abandonne traitreusement le ſien à la fureur & des lois & du peuple; il laisse quatre cents têtes exposées sur la brêche, & sa fuite auroit été le ſignal d'une vengeance éclatante & nationale, ſi le peuple connoissant son erreur, ne partageoit pas le sentiment de clémence de son monarque. L'assemblée nationale a pensé se dissoudre, & c'étoit un crime de plus à punir sur sa tête impie. Enfin l'horreur de notre position étoit devenue

telle que nous allions redemander nos princes fugitifs & peut-être le contre-coup de cette étrange révolution, alloit-il nous faire couronner & Maury & Desprémenil, & nous faire oublier l'ariſtocratie antique.

Ses amis répandent le bruit qu'il va négocier une alliance entre la France & l'Angleterre; demander au roi de la Grande-Bretagne de ne plus ſe nommer roi de France; de donner la princesse Amélie en mariage au duc de Chartres & d'aider la maison d'Orléans à monter sur le trône de Brabant; de donner madame Royale en mariage au prince de Galles, &c.; un million de superbes mensonges dont je ne veux ni salir vos oreilles ni salir mon papier.

Mir..., à ce qu'on croit, a éventé tout, quand il a vu que le premier ſaut du tramplain du peuple avoit déjoué toutes leurs espérances; le ſerpent s'eſt replié ſur lui-même, & nul doute qu'il ne soit aujourd'hui le premier à sapper l'édifice dont il devoit être la pierre angulaire, & dont il n'aura été que la pierre d'achoppement. Les premieres ſéances de l'assemblée nationale à Paris, vont retentir de motions plus populaires les unes que les autres. Trois jours de repos vont rendre au monſtre une vigueur nouvelle, un élan qui ſurpaſſera nos eſpérances; déjà il a commencé par faire la motion du bill d'atroupement; c'eſt une fort bonne loi à faire, mais je crois que c'eſt la clef de la voute de la constitution, & qu'il ne falloit pas en parler dans ce moment-ci: les diſtricts la trouveront fort déplacée. Son application & son explication seront indéchiffrables, mais l'aſſemblée venant à Paris il avoit à travailler pour sa propre sureté. La motion a été ajournée.

Peut-on s'empêcher ici de porter le regard de l'imagination ſur ce composé monstrueux d'élo-

quence & d'intrigue ? de talents & de vices ? connoiſſant tous les principes sans en avoir aucun ; interdit par les lois & les tribunaux, faisant des lois &créant des tribunaux ; méprisé par tout, & par tout recherché ; astutieux comme Ulyſſe, éloquent comme Nestor, & lâche comme Therſite. Cameleon éternel, ſerpent venimeux qui vous pique en vous preſſant ; cœur de long-temps flétri, étranger aux douceurs de l'amitié, ſourd aux accents de la nature, brulôt ſulphureux au milieu d'une flotte égarée ; vertubreux minotaure de toutes les Paſiphaës, être mal conſéquent, qui n'a pas eu dans cette auguſte circonſtance, l'eſprit d'être ou de paroître moral : ennemi né de ce qui mérite nos hommages ; ami inestimé d'une mésestimable ſociété de révolutionnaires étrangers, qui voudroient violer la patrie qui les alimente. Ce ſont eux qui, par ſon organe, ont élevé cette motion incestueuse sur la caiſſe d'escompte, qu'il a défendue huit jours après ; ce ſont eux qui, avec leur projet ſur les noirs projets, dignes d'un monde ſurlunaire, excitent dans l'univerſalité de nos profeſſions, des inquiétudes que toute l'aristocratie n'eût jamais oſé répandre. Ils remuent le ciel & la terre, ils disent comme la mère de Lavinie :

*Flecere si nequeos superos, acheronta moveo.*

Ainſi, quand le fermier-général de Perſepolis donnoit des repas ſomptueux, le voyageur examinant l'interieur de la maiſon, appercevoit les traces du ſang, les débris des entrailles palpitantes. Tel Mir.... à la tribune nationale, nous étonne, nous entraîne par son éloquence ; deſcendez dans ſon repaire infect, des perſonnages fugitifs décrétés, des malheureuſes, des créan-

ciers fouilleront vos regards : en un mot, vous fortez de l'aréopage & vous entrez dans la cuifine de Babouc. --- Quel doit être le fort futur d'un compofé femblable ? Il afpire, dit-on, au ministère. Au ministère ! bon dieu ! peut-on y fonger fans frémir ? Que fi on veut le soutraire à la vindicte des françois, il n'y a qu'une miffion auprès du pacha de Scutari qui puiffe lui convenir : mais non, il aura l'audace d'affronter, de défier la justice nationale, & comme il ne lui eft plus permis de fonger déformais à mériter d'être oublié, tôt ou tard la loi descendra sur sa tête, & il ne lui restera pas même l'exécrable honneur de succomber victime de la fureur populaire.

Mounier va fans doute, reparoître plus beau que jamais, fon caractère brillera dans toute sa pureté, & la patrie le couronnera fur les débris des grelots & des poignards de fes ennemis.

J'oubliois de vous dire que M. le duc de Biron, jadis le duc de Lauzun, avoit dans le complot qui vient d'être révélé, l'affurance du pofte de M. de la Fayette. On difoit qu'il avoit fuivi les traces de fon protecteur, mais il eft à Paris.

Adieu mon ami, quoique ce bulletin soit le bulletin de la proftitution la plus affreufe, je vous interdis la proftitution de mon bulletin, ne le coummuniquez qu'aux vrais & bons amis, &c.

Paris, 18 Octobre 1789.

La manivelle tourne toujours, mon cher ami ; au moment où je vous écris, le royaume de France fe joue à pair ou non dans une falle des thuileries. Le duc d'Orléans a été arrêté à Boulogne vendredi dernier en montant dans fon paquebot. Ecoutez bien comment j'arrange ce

nouveau drame d'après un calcul algébrico-politique. Vous aurez pu vous appercevoir par le bulletin que vous recevez aujourd'hui, que mes équations sont ſouvent raiſonnables. Il n'y a que Mir.... qui puiſſe avoir fait arrêter le duc d'Orléans. La choſe aura été ceriainement convenue avec Laclos avant le départ. Je ſais que le mardi, veille du 14, Mir.... dit en propres termes au bourbeux Bourbon : *Je ne veux pas que vous partiez*. La poltronerie du malheureux, la frayeur qu'il avoit du ſpectre de M. de la Fayette, je ne ſais qu'elle Euménide qui le cramponnoit, l'emportérent ſur la puiſſance du minotaure ; il partit : mais l'intrigue monta en croupe avec lui, & le galoppoit encore dans ſa fuite. Il étoit eſſentiel qu'il reſtât en France pour les deſſeins du monſtre. Eccoutez bien.

Mir.... veut être miniſtre à tout prix. Il faut pour cela perdre M. de la Fayette, M. Bailly & M. Necker. C'eſt dire en trois mots qu'il faut que le vice tue la vertu. En faiſant arrêter M. le duc d'Orléans, voici le dilême avec lequel il s'eſt préſenté á la cour.

Vous n'avez agi contre le duc d'Orléans qu'avec des demi-preuves ; vous n'avez rien de juridiquement authentique contre lui. Je vais dénoncer votre acte de deſpotiſme ; j'efface d'un trait de plume toutes les couleurs que vous avez voulu lui donner, vous êtes priſonnier à Paris dans mes fers : *tremblés pour les conſéquences*.

Je tiens M. le duc d'Orléans, il reviendra à Paris ou ne reviendra pas à ma volonté : la race des Bourbons eſt aujourd'hui preſque totalement proſcrite. Faites-moi miniſtre, j'abandonne le dernier à ſon malheureux ſort, & je voue ma bête à l'infamie. Si vous refuſez, je la fais reve-

nir, je la fais revenir escortée de toutes les milices picardes & artésiennes ; je mets mon homme sous la protection de l'assemblée nationale ; le sang va couler, mon but sera rempli sous la forme d'administration quelconque qu'il me plaira d'établir, & il ne m'en aura coûté qu'un crime de plus. Le conseil aura pâli d'horreur : le conseil est sans force physique. L'œil douleureusement collé sur la figure de Louis XVI, chaque ministre a dû dire en sanglottant : Eh bien ! qu'il le soit donc. M. Necker seul résistoit encore hier au soir à neuf heures ; il ne vouloit rien partager avec le sublime coquin : mais ; hélas ! il parloit de se retirer à Copette. A onze heures du soir, est arrivée la députation de la municipalité de Boulogne. Je ne peux savoir qu'une heure après le départ du courrier les colloques de la nuit, & peut-être demain n'aurai je pas le loisir de vous écrire.

Génie de la vertu ! veille un moment sur nous, sauve une sainte cour des pieges des méchants ? ô toi, cher général, que la patrie porte dans son sein, si pareil à Mutius Scévola, tu as sauvé, le 6 au matin, la nation entière, en te précipitant seul au devant des furieux qui violent l'asyle de la royauté, viens encore une fois au secours de l'état expirant ! Son dessein est aujourd'hui dans ton cœur ; ton cœur est pur, la divinité se couvrira de son égide. Cacus périt par la main d'Hercule ; Mirabeau doit expirer sous l'effort de ton bras. Si tu as consacré huit années de ta vie à assurer la liberté d'une terre étrangère, songe que tu as contracté une dette immense envers ta patrie, & quelque chose qui puisse t'arriver, songes à la vénération qu'inspire encore aujourd'hui le marbre de Curtius au Capitole.

Je finis, car des larmes affreuses brûlent mes paupières & inondes mon cœur.

19 Octobre 1789.

IL n'a pas osé, mon ami, s'asseoir à la table du Conseil ; M. Necker n'y étant plus. Ainsi nous avons, pour le moment, cette inquiétude de moins. Cela n'empêche pas que nous ne marchions toujours sur un volcan ; préparons-nous d'avance à l'explosion.

Le prince a eu l'avant-goût des peines qu'il a méritées : on l'a traité à Boulogne comme un faussaire, puisqu'on est venu en députation ici, pour vérifier si les passe-ports étoint véritables. La députation est repartie : ainsi, l'illustre coupable va débarquer en paix à Londres.

Quel sort peut l'y attendre ? Le prince de Condé a déclaré hautement que, s'il sortoit de France, il iroit se venger de lui, quelque part qu'il fût. Le prince de Condé tiendra parole : c'est un vieux Franc, bien aristocrate, mais preux chevalier. Le duc d'York, d'un autre côté, s'est expliqué d'une façon sévère sur les propos tenus par le fugitif, lors de l'affaire qu'il eut avec le colonel Lenox. Je ne crois pas que cette fois-ci, il regarde au-dessous de lui de ménager un rival qui n'est pas le sujet de son père. D'un autre côté, si quelque nouveau hasard le retient en France, il ne peut échapper à son procès. Placé ainsi entre le glaive du prince de Condé, le pistolet du duc d'York & le fer de Thémis, il ne lui reste plus que le choix du supplice. Cela me rappelle qu'il y a trois cents ans que le duc de Clarence, frère d'Edouard IV, jugé par les pairs & les communes, demanda, en pareille circonstance, à être noyé dans un tonneau de Malvoisie.

Quel que soit le sort qui l'attend, la honte & l'infamie ne peuvent plus le quitter. Sa prétendue mission est un ridicule de plus : tout le

monde ſait qu'il eſt incapable d'en remplir aucune ; & le certificat de M. de la Fayette , vis-à-vis de l'aſſemblée nationale , indiquant d'une manière préciſe , la transaction de crainte , imprime à jamais su sa figure , la reverbération du ſoufflet qu'il lui avoit promis.

Mais.... disoit hier hautement , qu'il abandonnoit ce lâche coquin à ſon malheureux ſort , qu'il n'avoit qu'une ame de laquais &c. Vous connoiſſez l'originalité de ſes ſarcaſmes ? la ſeule arme peut être qu'il ait le talent de manier. Veut-on connoître quelques-uns de ces ſarcasmes que les sots redoutent , & dont tout le mérite conſiſte ordinairement dans une néologie bisarre.

On lui demandoit , au ſujet de ses troupes auxiliaires , s'il pouvoit compter sur Glezen. Bon , dit-il , Glezen n'eſt qu'un homme d'ortographe. En le consultant sur un mot , je l'aurai quand je voudrai pour la grammaire.

Que pensez-vous de Chapelier ? lui demandoit un autre. Chapelier , répondit-il , cela n'eſt bon qu'à ſouper chez la le J... La le J.... eſt l'Aspaſie de notre moderne Tarare.

En voulant séduire son frère , voici les paroles qu'il lui adreſſoit : Vous combattez pour l'autorité royale , & moi auſſi ; mais nous ne combattons pas sous les mêmes étendards , & il eſt des moments où les familles doivent se réunir.

Qu'on ne croie pas cependant que cet épigrammatique personnage ne soit pas ſarcasmé à son tour. Le lundi 5 au ſoir , la salle étoit pleine de ses vertueuses amies ; il alla prier Mounier , préſident , de lever la séance. Pourquoi cela , répondit le vertueux citoyen ? --- Mais vingt mille hommes vont venir vous égorger , faites semblant de vous trouver mal , & finiſſons ---- Eh bien tant mieux , repart Mounier , vous en aurez plutôt la république que vous déſirez. *Il sentoit que le Catilina avoit affaire à la place d'armes ,*

*& il l'enchaînoit au sénat.* -- Plus on y réfléchit, mon ami, plus on eſt étonné de la réputation prodigieuse de nos faiseurs. Déjà je me fais le reproche de vous avoir peint le monſtre redoutable : rendu à lui-même, privé de ſon trésorier, privé de ses teinturiers, il eſt très poſſible que nous ne trouvions plus que le squelette du fantôme qui nous épouvantoit. Déjà je sais qu'il n'eſt pas véritablement l'auteur du quart de ses ouvrages, & je vais vous exposer ce que j'ai appris de positif à cet égard.

Les lettres de cachet sont du bailli de Mirabeau, son oncle, qui les lui a données. Il y a des citations de neuf cents auteurs, qu'il n'avoit surement pas à Vincennes. Il n'y a d'original que les détails de la cuisine de M. de Rougemont.

Sur la caiſſe d'escompte, eſt tout entier de M. Pachaud.

Sur la banque de Saint-Charles, eſt de M. Claviere & Briſſot de Warville.

Dénonciation de l'agiotage, eſt de M. Claviere & Gorsas.

Sur les eaux de Paris, de M. Claviere.

Les lettres sur M. Necker, de M. Ponchaud.

Les doutes sur la liberté de l'Escaut, sont de M. Marron, chapelain de l'ambassadeur d'Hollande.

Sur l'ordre de Cincinatus, eſt du docteur Price, & l'ouvrage a été par lui réclamé.

Aux Bataves sur le Stadhouderat, eſt de M. Varron.

Les discours aux états de Provence, de M. Bourges.

La monarchie pruſſienne. Le fond en eſt tout entier du professeur Merian.

Les deux adresses qui ont tant fait de bruit, sont de M. Duroveray.

Le Courier de Provence eſt de M. Dumont.

Il ne reſte donc à lui d'inconteſté que les ouvrages ci après.

Erotika Biblion.

Le libertin de qualité, ou ma conversion.

Mémoire de son père contre sa mère.

Mémoire de sa mère contre son père.

Histoire secrette de la cour de Berlin.

Et le projet de la loi martiale, qui a été défavorablement accueilli.

Réduit de la sorte à sa juſte valeur, vous verrez avec plaiſir ; qu'il n'eſt pas individuellement auſſi redoutable qu'on se l'imagine. Mais le calife a trente Seydes dans l'assemblée, à qui il diſtribue les poignards & les poisons ; & lui seul eſt la cause premiére de ce mal-aise qui contracte aujourd'hui tous les cœurs françois, & de cette alienation générale de tous nos sentiments habituels.

Le hasard m'a procuré des renseignements bien précieux pour ceux qui burineront tôt ou tard l'histoire burlesque & tragique de notre révolution. Je me promets de recueillir en ſilence tous ces matériaux pour les Tacites futurs. Au total, on ne peut s'empêcher d'être, sur l'assemblée, de l'avis du vieux, député de Rennes. Nos frèluquets nationaux interrogeoient la vénérable ſimplicité du bon paysan de la Vilaine. Eh bien, M. Gerard, que pensez vous de tout ceci ? --- Ma foi, messieurs, je pense qu'il y a beaucoup de coquins ici.

Sans doute qu'une main pure & énergique tracera bientôt, d'une manière digne de l'histoire, la juſtification des gardes-du corps, & qu'on finira par ne voir qu'une inconséquence légere dans une affaire qui a eu des conséquences bien graves.

Sans doute qu'on éclaircira bientôt l'hiſtoire de ces poignards arrivés d'Italie á Marſeille & de Marſeille à Paris, où la ferme générale les a ſaiſis, le premier d'Octobre : ſans doute que M. la Perriere nous dira, s'il eſt vrai, comme on le répand, que les fermiers-généraux s'étant

aſſemblés extraordinairement pour en délibérer, quelsques-uns d'eux, proposèrent d'en informer la commune ; mais que la pluralité décida qu'on devoit les briſer & les enterrer, pour éviter des rumeurs dangereuſes.

Sans doute qu'on saura tout-à-l'heure l'objet de ces fréquents voyages à Londres, d'un ſieur Fau.... homme perdu de réputation, qui ne quittoit pas Mir.... & R...., & ce que ſignifioit le bruit qui a couru : que M. Pit demandoit deux millions ſterlings, pour en disposer incognito pendant ſix mois.

Sans doute que les échos des caſernes des gardes françoiſes prendront auſſi la parole, & qu'on découvrira un jour quelques-uns de ces hommes déguiſés en femmes, qui vinrent, le 5 au ſoir, demander la tête de Mounier, tirer des coups de fuſils ſur sa maiſon, & qui demandoient à tue-tête, la porte de la ſalle, la mort de Mirabeau.

Les perſonnes qu'on a cherché à ſéduire, parleront auſſi ; & la correſpondance de Mrs. Lieutaud & de M. Dandré conſeiller au parlement, inſtruiront de quelque choſe ; & Martin & M. de Tullis, correſpondant de Mir... à Marſeille, chercheront, en diſant la vérité une célébrité moins honteuſe que dans leurs liaiſons déshonorables, & les provinces s'aſſembleront ſous peu ; & jugeant les opérations de leurs délégués, elles violeront peut-être la plupart de leurs inviolables enfants ; & peut être les peuples, après avoir eu long temps les oreilles frappées du grand & beau mot de pouvoir éxécutif, demanderont-ils qu'on faſſe vibrer par fois, dans leur cœur, le doux mot, le mot ſacré, le mot chéri de notre bon Roi, & alors ſe fera une vraie réorganiſation nationale, qui ne ſera composé ni d'ariſtocrates, ni de démocrates, mais de Socrates : & les Annitus diſ-

paroitront devant les nouveaux ſages.... Le jour de la vengeance arrivera.

Je ne crains point, mon ami, de vous faire ces prédictions, & je publie toute ma Philippique ſans frayeur. Qui plus que moi a des titres pour les dévouer & pour affronter l'art des modernes locuſtes & les ſtilets de Marſeille. Jeune encore, nulle habitude longue & lâche, n'a dû m'attacher à la vie. Honorablement & injuſtement malheureux, j'aurai au moins en périſſant un rayon de bonheur. Iſolé ſur la terre, vous ſeul donnez des larmes à ma perte ; la nation déſabuſée en donnera peut-être un jour à ma mémoire, & mon ombre ſera ſatisfaite.

Tels ſont les détails que l'amitié communiquoit à l'amitié ; on les a tronqués, mutilés, défigurés ; beaucoup de faits, ſans doute, y ſont oubliés, qui ſeront révélés inceſſamment.

Que ces événements, françois, ne tiennent pas votre prudence endormie, ſongez que vos ennemis veillent ſans ceſſe : déjà vous aviez repouſſé d'un bras vigoureux toutes les ariſtocraties, elles ſe ſont diſſipées dans le vuide des airs. Vous venez de fouler au pieds les ſerpents de la démocratie, & ils ſont rentrés dans la boue ; conſervez aujourd'hui un juſte milieu, que votre cri de raliement ſoit à jamais ces mots divins qui ont ſauvé la France ; ces quatre mots qu'un Dieu vous a dictés dans ſa bonté, ces quatres mots magiques qui ont déjoué tous les partis. *Le Roi à Paris* ; joignez dans les prières que vous adreſſerez à l'Etre Suprême qui veille à notre conſervation ces quatre mots ſi touchants ; *Domine ſalvum fac Regem.*

N. B. Nous avertiſſons le public que la confeſſion du Comte de Mirabeau doit paroître inceſſamment. On la trouvera chez le même Libraire.